

AMÉLIE SARN

Clairvoyance

LA FALAISE ÉCARLATE



*Le sang
ne ment jamais...*



Clairvoyance

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Clairvoyance : La maison de l'ombre

Retrouvez l'univers de *Clairvoyance* sur
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Amélie Sarn

Clairvoyance
La falaise écarlate



Collection dirigée par Benjamin Kuntzer

Prologue

Elle s'est recroquevillée sur elle-même. Tout son corps est douloureux. Ses bras, son dos, son ventre. Partout où il l'a frappée. Il n'a épargné que son visage. Comme chaque fois.

Elle le hait, du plus profond de son âme. Dès qu'il est apparu dans l'encadrement de la porte, elle a su ce qui l'attendait. C'est devenu presque quotidien. Il l'a entraînée dans le salon et s'est assis sur une chaise. Elle a senti l'odeur d'alcool que dégageait son haleine. Elle a remarqué ses pupilles rétrécies et luisantes. Mais ses mains ne tremblaient pas. Un sourire méprisant flottait sur ses lèvres.

Il est devenu un autre homme. Presque du jour au lendemain.

Elle repense aux mises en garde de sa mère. Qu'elle n'a pas voulu entendre.

Il lui a adressé un petit signe de la main. Approche. Le cœur serré, la tête baissée, elle a obéi. Elle aurait aimé se cacher, disparaître, mais elle sait qu'il n'y a pas de refuge, pas d'issue. Il a pris son temps, se délectant de la frayeur qu'il lisait dans ses yeux clairs, du tic qui agitait maintenant sa paupière. Elle a espéré, comme chaque fois, un miracle.

Une crise cardiaque qui le foudroierait. Un ouragan qui soulèverait le toit de la maison et laisserait le monde entier découvrir ses horribles secrets. Mais évidemment, rien de tel ne s'est produit. Elle s'est rêvée alors plus courageuse. Ou plus inconsciente. Elle a cherché en elle cette force qui lui permettrait de se rebeller. De lui rendre coup pour coup. Mais ce miracle-là aurait été plus étonnant encore qu'un ouragan ou une crise cardiaque. Où est partie son énergie ? Quel jour a-t-elle perdu la force de se battre ? Quand est-elle devenue cette chose sans volonté, seulement capable de subir les coups ? « Viens », a-t-il exigé d'une voix douce. Il n'élève pas la voix. Jamais. C'est inutile. Il sait qu'elle ne le bravera pas. Il s'est levé. Elle est si petite devant lui. Dans ses yeux dansait une lueur d'excitation. Elle a avancé de deux pas minuscules, les épaules déjà voûtées, les bras prêts à former un rempart entre elle et les poings qui allaient s'abattre comme des marteaux-piqueurs. Un pauvre rempart. Elle se prépare et pourtant la douleur est toujours une surprise. Un rappel qu'elle n'est faite que de chair et de sang et qu'elle est à sa merci. Elle a serré les dents mais n'a pu empêcher les gémissements de franchir ses lèvres. Lui, comme d'habitude, n'a émis aucun son en la frappant. Il agit méthodiquement. C'est seulement quand il arrête, quand il se laisse à nouveau tomber sur sa chaise qu'il pousse un soupir. De plénitude. Comme après un travail bien fait.

Elle se recroqueville sur elle-même, ferme les paupières, se berce, chantonne cet air que lui fredonnait sa mère. Maman. Pourquoi n'es-tu pas là ?

Chapitre 1

Le soleil entre par ma fenêtre ouverte et dans le jardin un pigeon roucoule à pleine gorge.

Nous sommes au mois de juin, le 12 exactement, et dans quelques jours Anaïs et moi serons en vacances. Les plus longues vacances de notre scolarité. Notre lycée étant centre d'examen, nous les petits secondes sommes priés de dégager le plancher. Ce qui n'est pas pour nous déplaire. Le sujet essentiel de toutes les conversations en ce moment est : Tu vas faire quoi, pendant deux mois et demi ? Dans notre petit groupe, chacun a son idée : l'oncle de Guillaume l'a embauché comme serveur dans sa pizzeria ; Caroline est inscrite pour une université d'été à Londres, objectif : commencer bien en amont à préparer le concours d'entrée à Sciences-Po ; Marion aidera sa mère au haras, ça ne la changera pas beaucoup mais rien ne lui plaît tant que s'occuper des chevaux ; Alex, égal à lui-même, n'a rien prévu, il a l'intention, nous a-t-il exposé, « de se laisser porter par les événements », tout un programme ; Anaïs, ma meilleure amie, a affirmé avoir « mille trucs à faire chez elle, des tonnes de bouquins à lire, des centaines de séries à regarder ».

En réalité, la seule raison pour laquelle elle reste dans le coin tient en un prénom, celui de son chéri : Guillaume. Je lui ai pourtant proposé – pour être honnête, je suis presque allée jusqu'à la supplier – à plusieurs reprises de m'accompagner, mais elle ne s'est pas laissée fléchir.

En ce qui me concerne, je n'ai pas eu beaucoup de choix. La décision a été prise unilatéralement par ma mère.

Il y a huit mois, mon père nous a quittés sans crier gare. Un soir, je suis rentrée du lycée et il n'était plus là. Ses affaires avaient également disparu. Il s'était contenté de passer un coup de fil à ma mère pour l'informer « qu'il avait rencontré quelqu'un dont il était tombé amoureux et qu'il ne pouvait pas rester ». Son départ et sa lâcheté m'ont blessée. J'étais tellement en colère que j'ai refusé de lui adresser la parole – et plus encore de le voir – pendant assez longtemps. Et puis, il est arrivé quelque chose dans ma vie qui m'a forcée à tout relativiser.

Ma mère et moi avons emménagé dans cette maison en novembre. Le premier soir, j'ai fait un rêve étrange. C'était plus qu'un rêve, en fait, beaucoup plus que cela. J'ai vu, ou plus précisément j'ai vécu un pan de vie d'une jeune fille de mon âge, morte, assassinée dans la cave de la maison. Le phénomène s'est reproduit à plusieurs reprises et a fini par m'entraîner – je devrais dire *nous* entraîner, Anaïs et moi – dans une histoire terrible. Par ma faute, Anaïs a failli mourir.

Aujourd'hui, tout est revenu à la normale. Mon amie et moi ne faisons que rarement allusion à cet épisode. À vrai dire, presque jamais. Je crois qu'elle n'a aucune envie de se replonger dans les moments de terreur qu'elle a vécus. De mon côté, je n'ai pas très envie de discuter avec elle de ces fameux « rêves ». Anaïs est plutôt une littéraire – elle aime les livres, le théâtre – mais pour elle, l'irréel appartient au monde de l'imaginaire et ne doit surtout pas envahir son univers tangible. Étrangement, on m'accorde plus souvent un esprit scientifique et il est vrai que je suis toujours fascinée par la physique et la chimie, mais bien qu'inexplicable par quelque théorie mathématique et impossible à prouver, cette « double vue » – si on peut l'appeler comme ça – dont j'ai fait l'expérience a été pour moi extrêmement concrète.

Quoi qu'il en soit, j'ai depuis quelque temps déjà fait la paix avec mon père. Une paix toute relative. J'« oublie » souvent de l'appeler pour lui donner de mes nouvelles ou prendre des nouvelles et, jusqu'à présent, j'ai toujours réussi à soigneusement éviter de le revoir. C'est sans doute la raison pour laquelle ma mère a pris le taureau par les cornes et a arrangé pour moi mes trois premières semaines de vacances.

En compagnie de mon père, dans la maison qu'il a louée sur la côte bretonne. De mon père et de sa nouvelle compagne, Irina.

J'appréhende.

Le terme est faible.

Ce n'est pourtant pas le genre de ma mère de me forcer la main, mais chaque fois que nous en

discutons, elle me répète à quel point il est important que je conserve de bonnes relations avec lui, que nous nous voyions et que nous partagions des souvenirs. Elle a probablement raison. Mais au fond de moi, je ne peux m'empêcher de penser que, de son côté, il ne s'est pas posé beaucoup de questions en fuyant et en nous abandonnant.

Je soupçonne également ma mère d'avoir cédé parce qu'elle en avait assez de l'insistance de mon père pour me voir.

Je n'arrête pas de me plaindre et d'affirmer qu'en plus, en Bretagne, il pleut tout le temps.

Mais quoi que j'en pense, je pars demain.

Maman m'a accompagnée à la gare de Bordeaux et m'a serrée dans ses bras comme si j'étais sur le départ pour l'Alaska. J'avais envie qu'elle me retienne et me dise : « Tu sais quoi, Emma, au diable ton père et sa nouvelle copine, n'y va pas, reste avec moi, on va commencer par aller se prendre un méga petit déjeuner au bar du coin et après, on avisera. » Mais elle est restée silencieuse. Je suis montée dans le wagon, je me suis installée à ma place, j'ai sorti un des nombreux livres prêtés par Anaïs et je lui ai fait signe de partir.

En réalité, je suis incapable de lire une ligne. J'ai le ventre bien trop noué.

Sept heures de train. Trois changements. Et j'ai encore une heure de TER. Vive la liaison Bordeaux-Saint-Malo !

« Mademoiselle, mademoiselle ? »

Je sursaute. Je me suis endormie, le front contre la vitre. Le contrôleur, penché sur moi, me secoue doucement.

« C'est le terminus. »

Je cligne les yeux et passe rapidement la main sur le côté de ma bouche pour m'assurer que je ne me suis pas transformée en escargot dans mon sommeil. Apparemment, tout va bien. Le contrôleur s'est déjà éloigné quand je saisis ma valise pour descendre sur le quai.

Mon père est là, tout sourire, il m'ouvre les bras. Je jette un coup d'œil alentour. La fameuse Irina est-elle avec lui ? On dirait que non. Papa a changé. Quelques détails à peine perceptibles mais indéniables : nouvelle coupe de cheveux, nouvelle monture de lunettes, petit bedon en nette diminution... j'ai très envie de céder à la tentation, de me jeter contre lui et de le laisser m'étreindre. Mais un mélange de gêne et de ressentiment ruminé me retient. Huit mois sans se voir, c'est vraiment long. Mon blouson sur le bras gauche, mon bagage dans la main droite, je me contente d'un :

« Salut, Papa. »

Il laisse retomber ses bras, mais son sourire ne flanche pas.

« Tu veux que je prenne ta valise ? Tu dois être fatiguée après un tel trajet, et puis elle a l'air lourde... »

— Non, merci ça va. »

J'ai passé tout le trajet à essayer d'imaginer ces retrouvailles. En vain. Face à mon père, pour la

première fois depuis ce que je considère comme sa trahison, je me rends compte que je lui en veux encore terriblement. Il n'a pas l'air particulièrement à l'aise dans ses baskets non plus.

« Tu as incroyablement grandi, me lance-t-il. Et... tu dois avoir du succès avec les garçons ! Combien te tournent autour ? Tu as un petit...

— C'est loin, ta maison de vacances ? »

Je l'ai interrompu un peu sèchement, agacée malgré moi par ce flot d'inepties sorties tout droit du « Manuel du père avec sa fille adolescente, section "ayez l'air cool et libéré" ».

« Non, enfin, à quelques kilomètres... vingt minutes en voiture... », bafouille-t-il.

Nous regagnons le parking en silence.

Il fait plutôt beau, pas extrêmement chaud mais suffisamment pour que la plupart des hommes soient en short et en T-shirt et les femmes en jupe et en nu-pieds. Il règne une ambiance estivale, légère. Je ne sais pas à quelle distance de la gare se trouve la mer, mais j'ai déjà l'impression de sentir l'iode.

Dans la voiture, je garde la bouche fermée, plus parce que je ne sais pas quoi dire qu'autre chose. Mon père, de son côté, semble plongé dans un abysse d'indécision. Ses doigts tapotent le volant et il me lance régulièrement des petits regards en coin comme pour essayer de jauger de l'opportunité de reprendre une discussion. Il doit chercher un sujet sans danger. Pas facile. Peut-être regrette-t-il déjà d'avoir tellement insisté pour que je vienne.

« J'ai entendu parler de ce fait divers dans ton village juste avant Noël, se lance-t-il finalement. Une histoire atroce. Ils ne parlaient que de ça au journal télévisé ! Quel meurtre horrible ! »

Je hausse les épaules. Mon père ignore – ma mère a jugé plus sage de ne pas l'en informer – que c'est moi qui ai découvert le cadavre. Et que je connaissais le mort. Et que ce n'était pas beau à voir. Non, mon père n'a aucune idée de ce qui s'est réellement passé à Mondeleau à quelques semaines du dernier Noël. Personne n'en a d'ailleurs la moindre idée. Je soupçonne pourtant le lieutenant de gendarmerie Hélène Mazoir, qui s'est retrouvée en charge de l'affaire, de se poser des questions.

Nous nous croisons de temps en temps et je suis sûre que ce n'est pas toujours par hasard. Elle me dit bonjour chaque fois et, à l'occasion, elle s'arrête même pour discuter. Jamais de l'affaire. Mais elle m'a répété une bonne dizaine de fois que si j'avais un problème quel qu'il soit, je pouvais l'appeler. D'ailleurs, sa carte est bien rangée dans mon portefeuille.

« On est presque arrivés », s'exclame soudain mon père, me tirant de mes réflexions.

Il essaie de prendre un ton guilleret mais je détecte une certaine insécurité dans sa voix.

Pour ma part, je prends conscience que, dans quelques secondes, je serai face à la fameuse Irina et que je n'ai absolument pas répondu à cette question cruciale : quelle attitude vais-je adopter ?

Cette femme est quand même celle pour qui mon père nous a abandonnées. Maman a eu beau me répéter qu'elle n'y est sans doute pour rien, je ne peux empêcher la colère et l'amertume de m'envahir à la simple évocation de cette personne.

La boule que j'ai sur l'estomac pèse de plus en plus lourd.

Nous roulons sur une petite route bordée d'arbres dont les ombres dessinent des formes sur l'asphalte. Le rideau de verdure s'interrompt soudain et laisse apercevoir la mer d'un bleu doux surmontée d'une légère brume. Comme un tableau encadré de feuillage. C'est très beau. C'est alors que mon père bifurque et s'engage sur un chemin dont les gravillons font crisser ses pneus. Au bout de ce chemin, une magnifique maison, blanche aux volets d'un rouge délavé, se dresse devant nous. Elle est entièrement entourée d'arbres et de grosses fleurs-boules bleues et roses montent jusqu'au niveau des fenêtres. Une grande baie est ouverte sur une terrasse où sont installés deux transats colorés.

Une carte postale de vacances.

Maman adorerait cet endroit.

Un seul, infime, minime, mais inévitable détail vient gâcher le tableau. Du moins de mon point de vue. Une silhouette est apparue sur la terrasse. Élançée, ses longs cheveux blonds légèrement soulevés par la brise, elle nous adresse un petit signe de la main. Ma poitrine est déraisonnablement prise dans un étau.

Papa, déjà sorti de la voiture, prend mon bagage dans le coffre.

« Emma, tu viens ? » me lance-t-il.

Je m'extirpe lentement du véhicule. Irina est complètement immobile. Mon père se dirige vers elle, monte les quelques marches qui mènent à la terrasse, tend le visage vers elle... leurs lèvres se rencontrent.

Je ne suis pas prête pour ça. Pas là, maintenant, tout de suite. C'est au-dessus de mes forces. Je crie :

« Papa ? »

Il se retourne à demi, les sourcils en arc de cercle.

« Je... j'ai besoin de me dégourdir les jambes. Le voyage a été long, il faut que je marche ! Je vais faire un tour. »

Sans attendre sa réponse, je me dirige à grands pas vers le bouquet d'arbres qui borde la maison et m'y engouffre.

Chapitre 2

Le bosquet est épais et je dois écarter les branches pour me frayer un passage. À quelques mètres, je tombe sur un chemin caillouteux et en pente. Au loin, me parvient un bruit doux et régulier. Celui de la mer. Une odeur l'accompagne. Salée.

Ce n'est pas très sympa ce que je viens de faire et, sans nul doute, je vais avoir droit à un sermon bien mérité en rentrant. Mais je n'ai pas envie d'y penser.

Je descends prudemment, en faisant attention aux pierres qui roulent sous mes semelles. Je croise bientôt le premier rocher. La terre se transforme en sable, le vent me gifle les joues. Je prends appui sur le rocher pour enlever mes baskets.

La plage est minuscule. De chaque côté, délimitant la crique, de hautes falaises plongent dans les vagues. J'emplis mes poumons d'une grande inspiration d'air iodé. C'est bon. Je poursuis vers l'eau écumeuse, le sable fin glisse entre mes orteils. J'enjambe une barrière d'algues ramenées par la marée et je me retrouve là où le sable est plus foncé. Mes traces de pas s'effacent à mesure que



Composition Nord Compo
Achevé d'imprimer en Espagne (Barcelone)
par BLACK PRINT CPI
le 13 février 2013
Dépôt légal février 2013 EAN 9782290041567
OTP L21EDDN000370N001

Éditions J'ai lu
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion